

L'étroitesse des origines

Autor(en): **Bourgarel, Gilles / Pajor, Ferdinand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ville de Fribourg : les fiches**

Band (Jahr): - **(2006)**

Heft 47

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1035910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

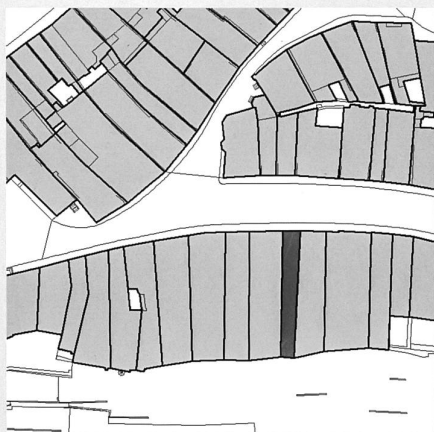
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ÉTROITESSE DES ORIGINES

Gilles Bourgarel – Ferdinand Pajor



Dans l'ordre contigu de la Grand-Rue, la maison n° 12B se fait discrète. Par son élévation sobre et son étroitesse, elle ne se démarque guère parmi les amples façades des maisons patriciennes du XVIII^e siècle. Côté Sarine, elle serait presque invisible si elle ne provoquait pas une césure, dont l'ombre se détache du blanc de ses voisins. Cet «interstice urbain»¹ présente au rez-de-chaussée un long couloir qui déroule ses trente mètres d'un seul tenant. Passé le seuil de cette façade modeste,

l'ascension de la cage d'escalier autour de la trouée du puits de lumière est digne d'une gravure de Piranèse. L'exploration des sous-sols offre, de plus, un voyage dans le temps. La mise à nu de la plus grande partie des murs durant les analyses archéologiques² a dévoilé des vestiges remontant aux origines de la ville et de son parcellaire de 1157. L'étude de cette bâtisse a été capitale pour la connaissance de l'histoire urbaine. Elle nous a permis de prouver que le réseau d'artères du Bourg, avec deux rues parallèles entrecoupées de ruelles secondaires, remontait au XII^e siècle et que les fameuses aires de la Handfeste de 1249³, vastes parcelles de 30 m sur 17,80 m, avaient été découpées en étroits chesaux dès l'origine.

Sur cette parcelle, large de 4 m côté rue et profonde de 16 m, un premier édifice à trois niveaux fut construit dans la seconde moitié du XII^e siècle. Flanquant l'actuel n° 13 qui lui est antérieur de peu, il fut dressé en pans de bois sur des fondations maçonnées. Alignée sur le parcellaire primitif, sa façade arrière se situait en retrait de la falaise, offrant une terrasse aménagée peut-être en jardin. Suite à l'extension vers le sud de la maison orientale voisine, une couverture en appentis remplaça le toit en bâtisse d'origine. En 1275 ou l'année suivante, si l'on en croit l'analyse dendrochronologique de quatre solives en chêne portant sans doute un dallage en molasse, l'édifice fut entièrement excavé et doté d'une cave avec accès probable depuis la Grand-Rue⁴.

La maison des falaises

Au printemps 1288 ou dans les mois qui suivirent, on sacrifia la terrasse pour y construire un nouveau corps de bâtiment s'étirant jusqu'à la falaise. Un important mur de soutènement de plus de 8 m de haut fut construit à l'aplomb

de la Sarine pour soutenir une élévation de 15 m. D'une profondeur de 14 m pour une largeur de 2,75 m seulement, cette extension venait s'appuyer sur la maison d'origine qui la dépassait de 2,65 m. Le toit, de faible pente, devait être couvert de bardeaux, entre deux murs mitoyens rehaussés de 90 cm pour former coupe-feu. Cette maison arrière comprenait deux sous-sols sous trois niveaux d'une seule pièce apparemment. Elle était desservie par les escaliers du bâtiment initial. Les maçonneries du XIII^e siècle subsistent quasiment sur toute sa hauteur et sa profondeur. Elles sont parementées en majeure partie de carreaux de molasse verte, mêlés à quelques boulets. Dans les caves, les parois n'étaient pas crépies et les joints simplement lissés à la truelle. Au rez-de-chaussée, les murs furent chaulés. Au-dessus, ils reçurent, peut-être dès la construction, un enduit beige orné d'un faux appareil de doubles filets rouges, comme l'attestent des enduits conservés au deuxième étage. Ce corps de bâtiment était chauffé par une cheminée ancrée dans le mur ouest du rez-de-chaussée. Sa hotte, large de 2,75 m, reposait sur des tablettes et des corbeaux de molasse bleue

soigneusement taillés à la laye brettelée. Ce type de cheminée, fréquent en ville, peut être comparé à la cheminée de l'ancien logis de l'abbaye de la Maigrauge ou à celles conservées dans les grandes tours des châteaux de Romont (1241), d'Estavayer-le-Lac (vers 1285) et du Petit Vivy (3^e quart du XIII^e siècle)⁵.

La part du feu

Vers 1300, un violent sinistre détruisit la maison en pans de bois côté rue n'épargnant que sa cave dont les solives furent sans doute protégées par le dallage du rez-de-chaussée. L'extension arrière, en maçonnerie, fut par contre sauvée, ne subissant que quelques dégâts au deuxième étage et dans les combles. La reconstruction était en cours lorsqu'un second incendie survint. Les travaux de réédification furent menés par étapes durant la première moitié du XIV^e siècle si l'on croit une obole de la baronnie de Vaud, frappée entre 1302 et 1350, découverte dans les maçonneries. La maison neuve, propriété de l'orfèvre Nicolas de Dickasperg, était d'un type alors courant à Fribourg. Au sous-sol, une seconde cave, voûtée, fut creusée sous la Grand-Rue et adossée à un nouvel escalier donnant sur la chaussée. Le rez-de-chaussée fut surélevé de 30 à 40 cm tandis qu'on abaissait d'un peu moins d'un mètre le plafond du premier étage.

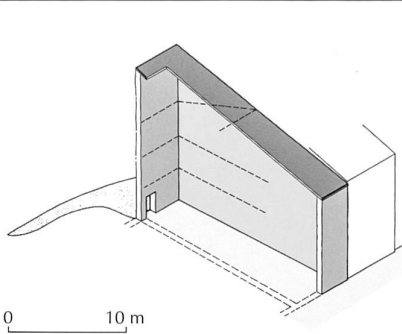
Côté rue, dans la perspective du XVIII^e siècle



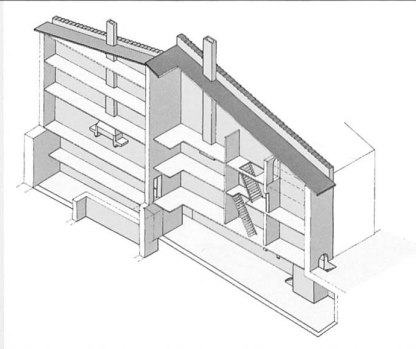
Côté Sarine, une tranche d'histoire urbaine de huit niveaux: trois sous-sols, un rez-de-chaussée, quatre étages et une toise de large

Le volume de l'«étage noble», d'une hauteur de 3,70 m avant le deuxième incendie, fut donc considérablement réduit, sans doute pour l'aligner sur celui de la maison arrière où le plafond fut surélevé d'un demi mètre. Ce premier étage était subdivisé par des cloisons en pans de bois, avec un escalier à volée droite au centre. La pièce sud, peut-être une cuisine, disposait d'une cheminée adossée au mur occidental. Le rez-de-chaussée et le second étage suivaient cette division tripartite. Ces trois niveaux furent une nouvelle fois couverts d'un toit en appentis à faible pente, au faite dépassant de 1,50 m celui du bâtiment arrière, assurant ainsi une prise de lumière dans le mur de refend, un dispositif d'éclairage maintenu au fil des siècles et que l'on retrouve dans de nombreux immeubles du rang sud de la Grand-Rue. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, pour des raisons statiques sans doute, les cloisons nord furent remplacées par un mur de refend s'appuyant sur un arc de soutien au sous-sol.

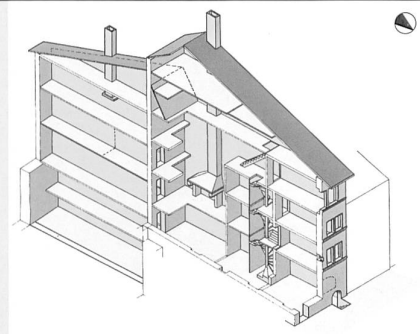
Ainsi, la maison actuelle s'inscrit dans un volume médiéval dont le gros œuvre, des sous-sols au deuxième étage, est antérieur à 1350.



Reconstitution de la 1^{re} maison à la fin du XIII^e siècle, 3 niveaux sous un toit en bâtière



La maison, après agrandissement et reconstruction, 2^e moitié du XIV^e siècle



La maison, après surélévation et reconstruction de la façade vers 1559

Le temps des riches propriétaires

D'après les analyses dendrochronologiques, d'importantes transformations intérieures furent entreprises entre 1417 et 1421, à l'initiative probablement du marchand Jean Avenchat. Les pièces sur rue furent toutes réaménagées. Elles furent dotées à l'angle sud-est de poêles desservis par un nouveau conduit de cheminée et de plafonds à solives moulurées dont un exemple subsiste encore au rez-de-chaussée. A ce niveau, une porte de communication avec l'actuel n° 12A fut percée dans le mitoyen occidental. Un nouvel escalier à vis, en bois, permit de libérer de l'espace pour une quatrième pièce, au centre. Dans ce qui était sans doute la cuisine, au premier étage, on installa une grande cheminée à chambranle de molasse. Dans le bâtiment arrière, le réaménagement fut plus modeste, hormis la surélévation de 50 cm du plafond du premier étage, après remplacement de la poutraison. Encouragé dès 1419 et obligatoire dès 1433⁶, le remplacement probable des bardeaux par des tuiles

n'entraîna cependant aucune modification des toitures, ni suppression des murs coupe-feu.

Les murs furent crépis – sauf dans les combles – et plusieurs niches et placards muraux furent taillés dans l'épaisseur des mitoyens. Le plus ancien décor figuratif retrouvé n'a été dégagé que partiellement au premier étage dans la pièce côté rue. On y devine un cavalier sur une monture brune aux harnais rouges, passant derrière un arbre. Cette peinture est sans doute contemporaine d'une scène de chasse conservée à la rue de Zaehringen 13, datée de 1535. La qualité de ce décor est à la mesure de ses propriétaires: Marti Binder, qui avait acheté la maison en 1509 à Jean de Furno, l'ancien secrétaire du duc Charles III de Savoie, puis le marchand Henri Gartner et le sculpteur Hans Seytenmacher qui y habita au moins entre 1536 et 1541.

En 1559, le notaire Antoine Alex acquit une partie de l'immeuble dont héritèrent ses fils Carli – propriétaire également de l'actuel n° 13 –, puis Nicolas, seigneur de Tornoy et avoyer de Morat. Ce dernier fit surélever le bâtiment

nord d'un étage, à son niveau actuel, sous un toit désormais plus pentu et rabattu à l'arrière. L'aménagement de sur-combles offrit en outre des surfaces accrues pour l'entreposage de marchandises ou de denrées alimentaires. Le pan de toit fut d'ailleurs également relevé sur la maison arrière tandis que le sol des combles recevait, comme au nord, des carreaux de terre cuite, assurant une meilleure protection en cas d'incendie. Le maître tailleur de pierre Jacob Graber, originaire du Val Sesia, actif à Fribourg entre 1576 et 1602⁷, fut chargé de reconstruire la façade sur rue. Dressée en carreaux de molasse, elle fut

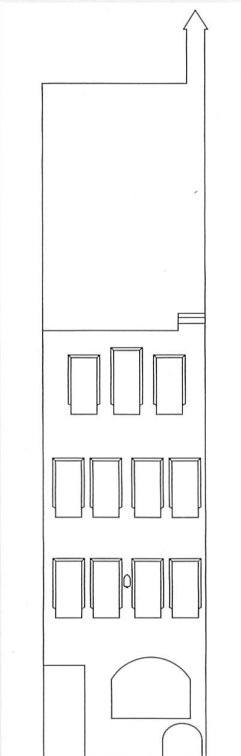
1 Ainsi la qualifiait l'architecte Michel Waeber.

2 Les archéologues ont décrépé, nettoyé et relevé pierre à pierre plus de 1000 m² de maçonnerie. Ces observations, confrontées à l'analyse dendrochronologique de 72 solives, ont permis de décrire quinze étapes de travaux.

3 Hubert FOERSTER et Jean-Daniel DESSONNAZ (éd.), Die Freiburger Handfeste von 1249, Edition und Beiträge zum gleichnamigen Kolloquium 1999, Fribourg 2003, 78-79.

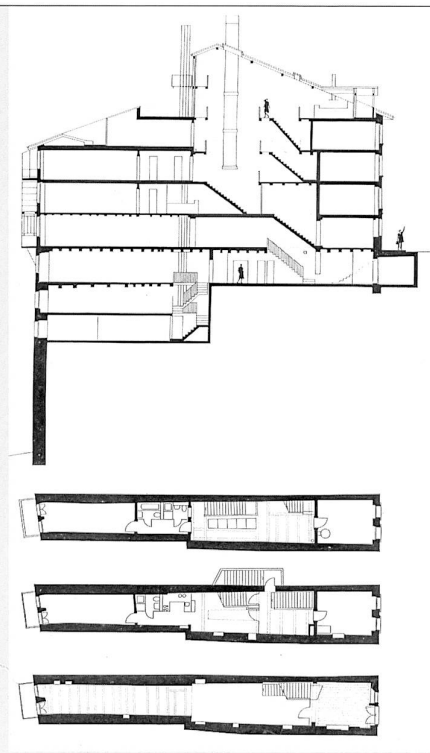
La façade sur rue, vers 1559, telle que l'aurait construite Jacob Graber

Faux balustres de 1736-1740 et jeux de lumière contemporains au cœur de l'immeuble, au 3^e étage, dans la perspective de la Sarine



vraisemblablement peinte en gris rehaussé d'un faux appareil. Le rez-de-chaussée fut percé d'une fenêtre de boutique en anse de panier, conservée jusqu'au XIX^e siècle. Le premier et le deuxième étage furent éclairés chacun par deux fenêtres géminées et le dernier par un triplet. Entre les deux fenêtres du premier étage, une petite niche en accolade était destinée à recevoir un luminaire, placé depuis l'intérieur. Ce dispositif d'éclairage externe est tout à fait unique en Suisse. Au sommet de cette élévation, une corniche moulurée d'un bandeau et d'une gorge supportait les chevrons apparents de l'avant-toit.

A l'intérieur, toutes les pièces habitables reçurent de nouveaux décors peints, dont il reste des fragments au premier étage, côté rue. Il s'agissait de motifs architecturaux: un soubassement gris, une frise grise rehaussée de rinceaux de feuillages, et des motifs végétaux polychromes sur fond blanc crème. Dans l'édifice côté Sarine, la cheminée et sa hotte de 1288 furent supprimées au premier étage, remplacées au deuxième par une cheminée à chambranle de stuc.



Plans du rez-de-chaussée, du 1^{er}, du 4^e étage et coupe longitudinale, 1996-1997 (Michel Waeber)



Le puit de lumière de 1736-1740, état en 1989



Le plafond gothique du rez-de-chaussée, vers 1417-1421

Du confort dans les vieux murs

Au XVIII^e siècle, l'immeuble fut transformé à deux reprises. En 1736-1740 tout d'abord, la distribution du corps de bâtiment sur la Grand-Rue fut modifiée. Une nouvelle cage d'escalier, plus généreuse, fit disparaître le cloisonnement central. Des volées droites débouchant sur des galeries remplacèrent les volées tournantes du XV^e siècle. Tous les garde-corps furent agrémentés de faux balustres découpés. Au-dessus de la trouée centrale, le plafond du troisième étage fut supprimé, améliorant ainsi l'éclairage de cette zone borgne. Au premier étage, la cheminée centrale reçut en outre une hotte plus légère. Les pièces sur rue furent à nouveau réaménagées. Leurs plafonds

furent surélevés, leurs poêles remplacés et branchés sur un nouveau conduit de cheminée – daté de 1736 sur une brique –, leurs murs recrépis et chaulés avec juste un socle peint en gris bordé d'un filet noir. Au deuxième et au troisième étage enfin, les entrées de ces pièces furent déplacées au centre du mur de refend. La seconde intervention, en 1786-1787, toucha les deux parties du bâtiment. Au nord, la façade sur rue fut mise au goût du jour, ses percements régularisés et dotés d'encadrements néoclassiques, à l'exception du rez-de-chaussée où la baie de boutique du XVI^e siècle fut conservée. Les murs de la cave furent repris en sous-œuvre, son mur de refend reconstruit et un accès intérieur ménagé. Au rez-de-chaussée, le mur de refend fut remplacé par un arc en anse de panier et la cloison du couloir d'entrée supprimée. Une chambre de bonne fut aménagée dans les combles, tandis que la toiture était reconstruite. L'insertion d'une verrière, dans le pan de toit, illumina la trouée centrale de la maison. Au troisième étage, côté Grand-Rue, on trouve encore un poêle en catelles, daté de 1780 et attribué à l'atelier de Bonaventure Bardy⁶. Richement décoré de paysages aquatiques, de scènes de genre et d'architectures, il porte les armes de Castella, sans doute celles du maître d'ouvrage. Dans le volume côté Sarine, des travaux considérables furent menés pour unifier enfin l'ensemble de la maison. On reconstruisit

4 BOURGAREL, 17-48. L'essentiel de la notice archéologique est tiré de ce texte. Toutes les datations proviennent des analyses dendrochronologiques, réf. LRD90/R2843.

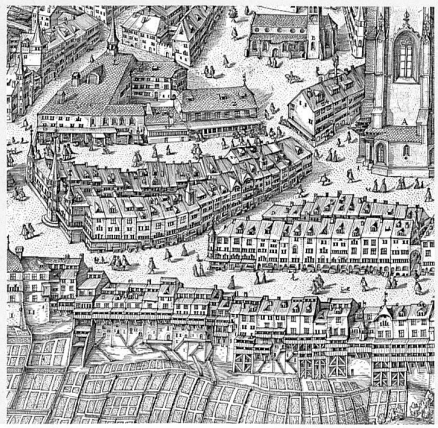
5 Gilles BOURGAREL, «La Grand-Rue 7 à Fribourg, stabilité de la fonction et mues de la forme», in: CAF 3, 2001, 26-27; «L'ancien logis abbatial de la Maigrange, un précieux témoin des origines du monastère», in: CAF 7, 2005, 167-168; Archéologie fribourgeoise, ChA 1993, 1995, 53-54; ChA 1994, 1995, 86; ChA 1994, 1995, 24-28. SCHÖPFER, MAH FR IV, 66-68.

6 RDF, VII, 249-250, 18 juin 1419: «La ville fournira la moitié des tuiles nécessaires à tous ceux qui voudront couvrir leurs maisons et autres bâtiments en tuiles, à condition qu'ils s'engagent à maintenir ensuite ces couvertures à leurs frais»; de ZURICH, Maison bourgeoise, XVII; de ZURICH, Origines, 218-219; BOURGAREL, 30-31.

7 de ZURICH, Maison bourgeoise, XLIII; BOURGAREL, 32.

8 TORCHE, 245, n° 223.

La maison en 1606, selon Martin Martini





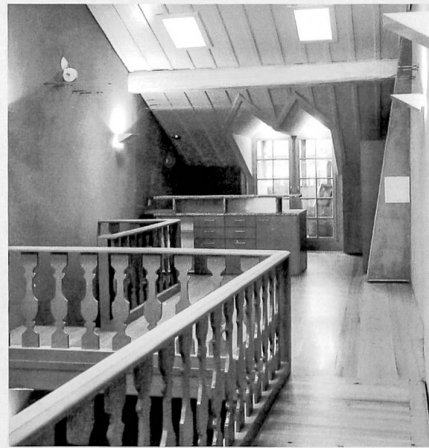
Contre-plongée sur le puits de lumière de 1735-1740, après restauration

entièrement les élévations, façade et mur opposé, remplacé au rez-de-chaussée par un arc en anse de panier supportant des cloisons à pans de bois percées de portes et de fenêtres donnant sur le puits de lumière. Cette intervention assura désormais une continuité spatiale, du nord au sud, avec un corridor-tunnel long de 30 m qui reçut un dallage de molasse, du moins dans sa partie centrale. Les poutres furent déplacées et alignées sur celles de la maison opposée. Aux premier et deuxième étage, on créa une antichambre par la construction d'une cloison où vint se plaquer un conduit de cheminée desservant les poêles installés dans les pièces sud. Ce nouveau chauffage entraîna la suppression de la cheminée du deuxième étage.

La fonction des pièces fut soulignée par le traitement des sols et des parois: planchers géométriques à panneaux de sapin et cadres de chêne, papiers peints et tapisseries dans les pièces côté rue et côté Sarine, simples planchers, soubassement gris et chaux dans les parties médianes, carreaux de terre cuite à la cuisine. La reconstruction de la toiture, le remplacement des portes et des fenêtres, ainsi que la réalisation d'un petit édicule-latrine, greffé au rez-de-chaussée et au premier étage de la façade sur la Sarine complètent un chantier entièrement voué à l'amélioration du confort.

Au XIX^e siècle, les deuxième et troisième étages de l'immeuble furent remis au goût du jour. Au début du siècle, les embrasures et le bas des murs des pièces côté rue furent lambrissés, les plafonds de plâtre renouvelés ou tout au moins dotés de corniches plus à la mode, et deux nouveaux fourneaux en faïence blanche furent posés.

En 1880, on créa les balcons côté Sarine. La suppression des latrines suivit la création de toilettes dans le local central du deuxième



Intervention contemporaine sous le toit, au 4^e étage, avec lucarnes sur rue

étage. Les poêles du XVIII^e siècle furent supprimés et les portes d'entrée déplacées au centre des cloisons, avec leurs cadres d'origine. Derrière une paroi vitrée, on créa une salle de bains dans l'antichambre du premier étage.

Au cœur de l'immeuble, la cuisine conserva cependant son emplacement médiéval au premier étage, le conduit de cheminée du XV^e siècle étant toujours en service. Des portes de communication avec les immeubles voisins furent en outre percées dans les murs mitoyens au rez-de-chaussée et au premier étage, tandis que l'accès principal depuis la Grand-Rue fut supprimé au profit d'une entrée par le bâtiment voisin, le n° 12A. Enfin, dans le courant du XX^e siècle, deux autres portes seront percées de part et d'autre du deuxième sous-sol.

La restauration exemplaire de cet immeuble séculaire a été entreprise en 1996-1997. L'architecte Michel Waeber s'est joué des contraintes du lieu pour offrir un habitat d'une grande originalité spatiale. En opérant par petites touches et par interventions ponctuelles, il a redonné vie à tout un pan de l'histoire dont les éléments les plus modestes ont repris du sens à la lumière des recherches et des analyses archéologiques.

Au 3^e étage, poêle en catelles de l'atelier de Bonaventure Bardy, 1780



9 Le lot des trois dénéaux comprend un balancier anonyme, provenant d'un atelier non identifié, qui était destiné à vérifier une pistole d'Espagne, frappée sous le règne de Charles V, dès 1536. Les deux autres proviennent de l'atelier de Jacques Michaud, balancier juré en 1670 et 1671, habitant la rue Mercière à Lyon; ils sont datés entre 1670 et 1680. Les cinq poids de pharmacie sont d'un balancier anonyme et d'un atelier non identifié. On ne peut donc pas totalement exclure que ces poids proviennent de deux boîtes différentes, l'une d'un changeur et l'autre d'un pharmacien. (BOURGAREL, 45-58). A propos de l'histoire monétaire de la ville de Fribourg, voir AUBERSON 2005.

10 AEF, RM 332, 16 nov. 1781, 706. Jean Jacques Muller apprit «l'art pharmaceutique» dès 1770 chez Ignace Kolly, médecin de ville, qui tenait depuis 1767 la pharmacie à l'enseigne du Pélican à la Grand-Rue. Muller travailla pendant neuf ans à la pharmacie des Jésuites et, avant l'ouverture de la pharmacie du Cerf, il vendait des remèdes tout en «demurant chez Mr. le Chantre derrière Notre-Dame» (AEF, RN 651b, 5 déc. 1770, fol. 104; Feuille hebdomadaire des avis, 22 fév., 6 sept., 22 nov. 1782, 11 avril 1783). Sur l'achat de la maison Grand-Rue 15, voir AEF, RN 1047, 13 mars 1782, fol. 161. La «première pharmacie moderne» fut ouverte en 1765 à la Rue de Lausanne 13 par Jacques Gachoud, Jésuite et apothicaire au Collège de l'Arc, à Dôle, qui se réfugia à Fribourg après l'interdiction des Jésuites en France, en 1762 (AF 1914, 20-29 et 49-55).

11 AEF, RN 956, fol. 52-54.

12 AEF, RN 830, 74. Pour le testament de Jean Jacques Muller voir aussi AEF, RN 1092, fol. 18v-19v.

13 AEF, RN 830, 72.

14 AEF, DI IIa, Rec. 1811, 57; Rec. 1845, 3; Af 117, CI 1864-1879.

15 AEF, Af 206, 1882-1915, Af 207, CI 1916-1934; Annuaire de la ville de Fribourg 1880, 1894, 1898, 1900, 1901, 1903, 1907, 1913.

16 Sur l'histoire de cette imprimerie et du journal La Liberté, voir Roland RUFFIEUX (sous la dir.), La Liberté en son premier siècle: 1871-1971, Fribourg 1975. Sur le chanoine Schorderet, voir Dominique BARTHELEMY OP, Diffuser au lieu d'interdire, Le chanoine Schorderet (1840-1893), Fribourg 1993.